

21^e BIENNALE DE SYDNEY

Divers lieux / 16 mars - 11 juin 2018



Le titre choisi par la directrice artistique, la Japonaise Mami Kataoka, *SUPERPOSITION: Equilibrium & Engagement*, et la participation active d'Ai Weiwei placent la 21^e Biennale de Sydney sous le signe de l'engagement. Face aux bouleversements mondiaux dus aux guerres, au déplacement de populations, aux famines, « exposer le contexte est important », explique la commissaire.

■ En dépit de la situation géographique de l'Australie, au sud de la zone Asie-Pacifique, Mami Kataoka est la première directrice asiatique de la Biennale de Sydney, la plus ancienne manifestation internationale d'art du pays. La Chine est certes, et de loin, le premier partenaire commercial de l'Australie, et le Japon son deuxième client. Les relations culturelles avec le monde anglophone demeurent cependant primordiales pour l'ancienne colonie, de même d'ailleurs que les liens militaires. Conservatrice en chef du musée Mori de Tokyo, Kataoka vit au Japon, mais conduit de nombreux projets en Europe et aux États-Unis. Sa Biennale, intitulée *SUPERPOSITION: Equilibrium & Engagement*, bénéficie ainsi de son expertise en art asiatique et occidental. Son but: « offrir une vue panoramique de la manière dont des interprétations contraires peuvent parvenir à un équilibre »; son point de départ: l'histoire de la population de Sydney, dans la mesure où elle reflète celle du 20^e siècle, « en particulier les mouvements et les migrations de personnes et de cultures fuyant des zones de conflit ».

70 ARTISTES, 7 SITES

Soixante-dix artistes sont exposés dans sept sites: l'Art Gallery de Nouvelle-Galles du Sud, les centres d'art Artspace et Carriageworks, l'île Cockatoo, le Museum of Contemporary Art, l'Opéra de Sydney et le 4A Centre for Contemporary Asian Art. Parmi eux, certaines stars comme Ai Weiwei, dont la massive installation – un bateau représentant les soixante-sept millions de personnes actuellement déplacées par la faim et la guerre à l'échelle mondiale – est présentée dans l'île Cockatoo, paysage le plus spectaculaire de la Biennale. La sortie australienne de *Human Flow*, son film sur les réfugiés tourné dans vingt-trois pays, d'un bout à l'autre de la planète, est prévue au même moment, le 15 mars.

Marc Bauer. « Sphinx, 1931, 1935/46 ». 2014. Fusain sur mur. Charcoal on wall

Plus de la moitié des quinze artistes australiens sont indigènes, aussi bien ruraux, comme Yvonne Koolmatie et Esme Timbery, qu'urbains, tel le célèbre Brook Andrew. Parmi les locaux, citons encore l'artiste multimédia italo-australien Marco Fusinato, exposé dans le monde entier.

À côté des stars, Kataoka montre des artistes reconnus, tels que la Suissesse Miriam Cahn, née en 1949, qui avait déjà exposé ses œuvres au fusain lors de la Biennale de Sydney de 1986. Certains de ses dessins, achetés à l'époque par l'Art Gallery of New South Wales, sont présentés cette année en regard de ses peintures actuelles. « C'est beau de voir ces œuvres, que trente ans séparent, aller si bien ensemble aujourd'hui », observe Kataoka.

L'artiste belge Lili Dujourie est elle aussi présente pour la seconde fois à la Biennale, où elle avait déjà exposé en 1982. Ses œuvres d'alors sont présentées avec d'autres plus récentes, qui revisitent activement certains des thèmes de son engagement politique radical des années 1970 et 1980. Comme le remarque encore Kataoka, « il est intéressant de voir combien ces œuvres réalisées il y a presque quarante-cinq ans sont actuelles ».

Superposition, équilibre, engagement : l'expérience personnelle de la commissaire a certainement nourri son désir de donner une forme concrète à ces concepts abstraits. Une vision du monde singulièrement panoramique l'y prédestinait. Dans un pays qui ne compte que 1 % de chrétiens, son père est pasteur anglican. Kataoka est le mouton noir de la famille : dès son enfance, elle s'efforce de concilier intellectuellement et émotionnellement sa vie familiale chrétienne avec l'orientation boud-

dhiste et shintoïste de l'école et de ses camarades de classe. À peine a-t-elle quitté l'école qu'elle part en Europe, où elle suit la route des musées de Londres à la Grèce.

Son système de croyance semble faire la synthèse du christianisme et de la métaphysique japonaise traditionnelle. « Selon les recensements, plus de 90 % de la population se définit comme shintoïste. Mais plus de 80 % se déclarent également bouddhistes. Le Japon est polythéiste », remarque-t-elle. On peut ainsi affirmer sans risquer de se tromper qu'elle a abandonné le monothéisme strict dans lequel elle a été élevée. Sa Biennale recourt par exemple à la notion de *ushin*. « Ushin vient de la philosophie chinoise ancienne. C'est l'idée que l'univers est composé de cinq éléments qui sont reliés entre eux », explique-t-elle.

L'idée de superposition, de strates, de parties vient de sa formation en histoire de l'art. Elle a ainsi étudié la période Edo, au cours de laquelle le Japon était fermé aux influences extérieures, ainsi que la manière dont, au début du 20^e siècle, il s'est brutalement ouvert à l'art « moderne », à la vision du monde « occidentale » et à l'« industrialisation » de l'agriculture et de la production – les trois termes étant alors utilisés de manière interchangeable.

La Seconde Guerre mondiale fait basculer les polarités. « Dans les années 1920 et 1930, tout le monde allait étudier à Paris. Puis tout le monde s'est mis à aller à New York. » Cette superposition de savoirs domine le système de valeurs actuel ; ce sont la nourriture et le langage, selon elle, qui le représentent le mieux. « On se tourne vers l'Occident pour l'art, et on revient à la tradition quand on mange. Ce genre d'aller-retour est

une manière, probablement inconsciente, de trouver sa place. [...] Il est important que le commissaire expose le contexte, ajoute-t-elle en hochant la tête dans ma direction. C'est peut-être comme de publier un magazine. On a une énorme quantité de sources, qu'il s'agit de publier de manière à ce que tout fasse sens, que le récit fasse sens. »

SUPERPOSITION

Ce sont peut-être les rares exemples d'art africain de la Biennale qui exposent le plus directement cette idée de « superposition ». Chacune des œuvres établit un lien avec l'Europe. L'artiste belge Renzo Martens, installé à Amsterdam, produit ainsi un grand nombre d'œuvres sur le Congo – pays avec lequel la Belgique entretient des relations historiques pour le moins embarrassantes. Intéressé par les échanges économiques entre Afrique et Europe, il a entrepris un travail avec le collectif Cercle d'art des travailleurs de plantation congolaise, créé en 2014, avec lequel il a fondé le Lusanga International Research Centre for Art and Economic Inequality. Ensemble, ils produisent des sculptures en chocolat qui connaissent une bonne réception dans les manifestations internationales. Le coût du transport vers Sydney et celui de la réfrigération sur place se sont malheureusement révélés bien trop élevés. Il présente à la place une performance en collaboration avec le rappeur belgo-congolais Balogi. « Ce n'est pas que nous ne voulions pas les soutenir financièrement, mais plutôt que nous voulions leur donner une occasion de produire eux-mêmes quelque chose », précise Kataoka.

La Biennale bénéficie d'un fort engagement de la commissaire, qui a

voyagé dans le monde entier pour la préparer, a rencontré chaque artiste et appris à les connaître avec leurs familles et leurs amis, leurs coutumes et leurs habitudes de travail, afin de s'assurer qu'ils avaient bien quelque chose de spécifique à offrir. « Le budget et l'espace sont limités. Je voulais donc vraiment choisir les meilleures œuvres » Le propos est moins évident qu'il n'y paraît, quand on pense à la moyenne des expositions internationales. « Monter une exposition médiocre est facile. Il y a beaucoup d'œuvres de bonne qualité dans le monde. Mais il faut ne chercher que les meilleures. » ■

Miriam Cosic

Traduit par Laurent Perez

Miriam Cosic est critique d'art. Elle vit à Sydney.

The title chosen by the Japanese artistic director, Mami Kataoka: *SUPERPOSITION: Equilibrium & Engagement*, and the active participation of Ai Weiwei, place the 21st Sydney Biennale under the sign of engagement with regard to the global upheavals caused by war, the displacement of populations and famine. As the curator maintains, "exhibiting the context is important."

Despite Australia's geographical location in the southern Asia Pacific, Mami Kataoka is the first Asian director of the longest standing international art show in the country, the Sydney Biennale. For all that China is Australia's largest trading partner by a mile, and Japan the second largest importer of Australian goods, cultural ties with the Anglophone world remain paramount in the settler society, as do security ties.

Kataoka, chief curator of the Mori Japan museum in Tokyo, has worked and lived in Japan all her life, though she has undertaken short-term projects all over the US and Europe. Now, she has brought her expertise in Asian and Western art to Sydney, naming the Biennale, *SUPERPOSITION: Equilibrium & Engagement*.

Her aim, she has said, is to "offer a panoramic view of how opposing interpretations can come together in a state of equilibrium." The history of the people of Sydney collectively is her starting point: it reflects the 20th-century history of the world, "in particular the move-

Brook Andrew. « Tombs of Thought: Earth ». 2016-2017. (Court. Roslyn Oxley9 Gallery, Sydney ; Tolarno Galleries, Melbourne ; Nathalie Obadia, Paris)



ments and migration of people and cultures away from conflict."

70 ARTISTS, 7 SITES

Seventy artists will be on show across seven locations: Art Gallery of NSW, Artspace, Carriageworks, Cockatoo Island, The Museum of Contemporary Art, the Sydney Opera House and the 4A Centre for Contemporary Asian Art. Some are stars of the moment. Ai Weiwei's massive boat installation, representing the 67 million people around the world who are displaced by war and hunger, is installed in the Biennale's most dramatic venue, Cockatoo Island. His film about refugees, *Human Flow*, for which he visited 23 countries across the globe, will be given its Australian release at the same time.

Fifteen of the artists are Australian, more than half of them indigenous. They range from traditional indigenous artists such as Yvonne Koolmatrie and Esme Timbery to urban indigenous artists such as the much-lauded Brook Andrew. Other Australian artists include the Italian-Australian, internationally exhibited multimedia practitioner, Marco Fusinato.

And speaking of stars of the moment, Kataoka has also been careful to bring late-career artists into the show. For example, the Swiss Miriam Cahn, born in 1949, showed some of her 1984 charcoal works in the 1986 Sydney Biennale. Some of those drawings were bought by the Art Gallery of NSW and, for this Biennale, are being juxtaposed with examples of her current painting. "It's beautiful to see these works, which are 30 years apart, sitting perfectly together today," Kataoka says.

So too, the Belgian artist Lili Dujourie, born in 1941, who participated in the 1982 Sydney Biennale, is showing in this one. The works from 1982 will be shown with some current pieces: she is busy reworking some of the themes from her politically radical 70s and 80s. Again, Kataoka remarks, "It's interesting to see how the works that were initially made almost 45 years ago, are still valid."

Superposition, equilibrium, engagement: an interest in making such abstract concepts concrete seems to have grown organically out of Kataoka's personal experience. She certainly brings a unique worldview to her role. Her father is an Anglican minister: only 1% of Japan is Christian. Kataoka was the black sheep of family. From childhood she found herself doing the intellectual and emotional work of squaring her Christian home life

with the Buddhist/Shintoist orientation she found in schools and in her school friends' families. When she was barely out of school, she backpacked across Europe following the museum trail from the UK to Greece. Her belief system now seems to synthesize Christianity and the traditional metaphysics of Japan. "According to the national census, more than 90% of people say they are Shintoist," she says, "but at the same time, more than 80% of people say they are Buddhist. It's a polytheistic country."

It is at least safe to say that she has abandoned the strict monotheism of the Christianity she was raised in. For the Biennale, for example, she has borrowed the notion of *ushin*. "It is the idea of having five elements, the components of the universe, and all these five elements are inter-related," she explains. "That's an ancient Chinese philosophy."

She came to the idea of parts, or layers, or superposition, via her education in art history. She learned about the Edo period when Japan remained closed. And how it was opened up at the turn of the 20th century to "modernism" in art, "Westernisation" in outlook and "industrialization" in agriculture and manufacturing—terms that were used interchangeably.

The magnet changed after WW2. "Everyone went to Paris to study before the war, in the 20s and 30s. And then everyone started to go to New York," she says.

These learned layers exist on top of the existing value system, which is best symbolized, she says, by the food and the language. "So

you lean towards the West in art, then you go back to your tradition when you eat. This kind of back and forth is a way of, probably unconsciously, finding your own position." "It's an important role for the curator to show the context," she adds. She makes a nod in my direction. "Maybe it relates to editing too. You have so many sources and you have to edit in a way that it all makes sense, that the story makes sense."

SUPERPOSITION

Perhaps the most direct way this idea of "superposition" is expressed is in her few examples of African art. In each, there is a European link or expediter. Renzo Martens is a Belgian artist who lived in Amsterdam. He also does a lot of work in the Congo, a historically uncomfortable link. He was interested in the economic link between Europe and Africa and began to work with an art collective there, Cercle d'Art des Travailleurs de Plantation Congolaise. In 2014, it co-founded the Research Centre for Art and Economic Inequality. Their specialty at the moment is chocolate sculpture, which has been well received on international platforms. Unfortunately the cost of refrigeration to transport them to Sydney, and maintain them there, proved way too high. Instead, he is collaborating with the Congolese-Belgian rap singer, Balogi, in a performance piece. "It's not about not financially supporting them, but more like giving them a chance to do something themselves," Kataoka says. Kataoka has embraced depth to the extent that she has travelled



extensively to prepare for the Biennale. She has visited every artist, getting to know them, their family and friends, their cultural habits and work routines, in order to know whether they have something specific to offer her theme.

"Because budget and space are limited, I really wanted to choose the best works," which sounds like the obvious until one considers the standard of other international shows one has seen. "It is easy to do a mediocre show because there are a lot of good works in the world. But you can only look for the very best ones." ■

Miriam Cosic

Miriam Cosic is an art critic based in Sydney.

Ci-dessus/above:

Mami Kataoka. (Ph. DR)

Ci-dessous/below: Renzo Marens.

«The Ceremony Celebrating the Repatriation of the White Cube in Lusanga». 2017

